

Premier tableau.

*Ils courent (ça doit être des manifestants)... Tout est flou mais il y a du mouvement. Je ne sais pas exactement où je suis mais loin d'eux en tout cas –
Rêve*

Toutes ces choses que je regardais, que j'entendais, pourquoi moi ? Ça me suivait jusque dans mes rêves, l'angoisse était là, présente même dans mon intimité. De grands mouvements ont éclaté un peu partout dans le monde suite au meurtre d'un Noir. J'avais déjà fait deux manifestations organisées par un même collectif.

Mon frère m'avait proposé de venir avec lui, mon amie Bénédicte devait me rejoindre un peu plus tard. Y'avait du monde, une foule de monde. De grands grillages qu'il fallait longer. On suivait le mouvement avant d'escalader pour rejoindre l'entrée du tribunal. Nous étions maintenant posés mais je ne voyais rien, on entendait seulement des personnes parler avec un haut-parleur. Je sentais une présence noire, ça me rassurait et /

/ je sentais qu'à cet instant nous partagions quelque chose. À l'entrée du tribunal, plusieurs personnes invitées par le collectif parlaient à tour de rôle, de leur expérience et de leurs fils tués lors de contrôles. Nous étions serrés, des gens coupaient la foule, venaient et revenaient mais nous formions un monde, un peuple vu le nombre. Et tout-monde pouvait avoir l'impression de participer à ce peuple, à sa fabrication ou condensation comme une matière alchimique. Le feu était pour le moment à l'intérieur des corps comme une sorte de réchauffement et de *Je crois qu'on est en train de chanter à l'entrée du tribunal*. Du bout des pieds, j'essayais parfois de voir un peu plus loin mais rien, alors je prenais mon portable et demandais à Bénédicte de me dire ce qu'elle voyait. Les personnes continuaient de passer entre nous, les rangs se détendaient ou s'étendaient et dès qu'une personne partait, je me rapprochais de mon frère. Lorsque j'arrivais à entrevoir quelque chose, je tombais sur une figure distincte du collectif, c'était une femme coiffée d'une impénétrable dignité. Son front, calme, et le tranché des lèvres, serein.

Vers là où j'étais, y'avait toujours du mouvement et on parlait en ce moment d'un drone dans les airs, j'ai alors levé la tête et aperçu une petite tache vo-

lante tout près du toit du tribunal. On disait que nous étions observés, solidaires mais menacés. Un peuple en sursis qui ne pouvait durer longtemps. Un monde qui n'ouvrait ses yeux qu'une nuit avant l'incendie de forêt — le grand jour. On voulait se rapprocher vers le centre, la foule était plus dispersée. Une fois installés — et une fois Thomas et ses amis retrouvés —, je continuais à écouter le discours. On sent maintenant que la foule se disperse petit à petit, qu'elle s'atomise, moins de monde autour de nous et le peuple, disparu. Ça brûle. On entend que ça crame vers le pont, de l'autre côté du boulevard d'où l'on vient.

Arrêt sur image / changement de plan / plan large sur une fumée sous le pont.

Le discours s'arrête, nous aussi. On ne voit plus ni cette femme ni le collectif. On avance vers les lieux mais mon frère me dit de rester près de lui et me prend par le bras. Nous étions jusqu'ici sur des dalles mais nous marchons maintenant sur de la boue terre mouillée. J'ai envie de voir, de m'approcher du feu, ça sent le cramé, je sens la présence de mon frère près de moi. On dit que les Forces ne sont pas très loin et qu'elles ont délimité la zone. Le feu est signe qu'il faut partir. Si l'on reste un peu plus longtemps quelque chose arrivera. Olivier me dit qu'il faut y aller. Revenus sur le boulevard délimité par les grillages, on parle tous et Bénédicte vient de me rejoindre. On rigole parce que Thomas est monté tout en haut d'une plateforme, je capture l'image pour la poster un peu plus tard sur Instagram

RUPTURE. Ma paupière se ferme. Noir — un son blanc.

N'arrive plus à respirer, grillage en fer devant moi. J'étouffe, me met à angoisser, escalader frénétiquement, coupure au bras. De l'autre côté, flou, la respiration difficile et les yeux piquent. Je cherche air, seul, suffoque les yeux écarquillés, des choses passent. Frère plus là. Mon visage me brûle. Heureusement une personne loin envoyait des jets d'eau fraîche. Petit à petit, ça revient. J'ai peur pour frère, plus là. Nous dans une cour délimitée par des grilles. Des deux côtés, des voix et des silhouettes qui parlent d'arrêter des jeunes qui foutent le bordel. Nous étions maintenant devenus meute et proies. Avant peuple, maintenant meute dans leurs regards. Rester ici, c'était de toute manière devenir corps violent qui devait être tabassé. Regarde autour de moi, fouille poches, clés toujours là. Il faut partir, partir par derrière. On contourne le bâtiment, sortir. Piques en haut des grilles. Donc Thomas et quelques personnes viennent avec poubelle. Il nous passe sac poubelle pour ne pas nous blesser. Une personne monte, puis une autre, puis moi, puis Thomas. On est dehors.

Le pont traversé, on cherche tous à comprendre ce qui s'est passé. Mon frère m'appelle — *T'es où là ? — On est avec Thomas de l'autre côté du pont, là où il y avait le feu et toi ? — Je suis vers le métro, de l'autre côté — On essaye de te rejoindre je pense d'ici / Et Thomas, tu penses qu'on y sera d'ici combien de temps ? — J'sais pas...dis-lui dans trente minutes / Dans trente minutes environ — Ok...* J'appelle Bénédicte juste après, elle aussi est de l'autre côté. On essaye de remonter le boulevard en retraversant le pont mais, ligne de Forces, route coupée en deux et quartier qui se divise en Sud et Nord. Le territoire est devenu une carte et nous, crabes, étions déjà pris dans les mailles. Impossible de rejoindre l'autre bout, celui où nous pouvons rentrer chez nous — commence à angoisser. Je vois maintenant une des Forces qui traîne une femme au sol qui se débat. Ils — car maintenant plusieurs — arrivent à la jeter sur le côté puis regagnent la ligne. Des personnes filment la scène et la posteront un peu plus tard sur les réseaux. On en parlera pendant plusieurs jours, de cette femme dégagée, trainée au sol. Nous étions pris dans la scène d'une chasse.

Obligés de faire un long détour, comprends très vite qu'il faudra longer périphérique pour atteindre un chemin qui n'est pas bloqué. Sur le bord route, déchets tout le long, voitures tracent, une personne escalade le bord, puis moi, puis Thomas et d'autres. Tunnel qu'on traverse pendant qu'ils continuent de parler de la manifestation. Quelques personnes sur le chemin « c'est aussi une grosse galère de l'autre côté tout est coupé. »

Mon frère m'appelle — *Ouais, t'es où ? La daronne a appelé, je vais prendre le métro là, t'arrives dans combien de temps ? — La route est coupée, on a dû contourner à cause des Forces, on est sur le chemin — Je suis dans le métro, appelle maman et dis-lui quand tu rentres ok ? — Ok.*

De grands immeubles autour de nous, des sortes de résidences et peu de lumières. Fait maintenant nuit pendant qu'on continue de traverser ce grand tunnel noir jaune âcre qui coule au bout d'un moment vers une rue qui descend en une longue chute. D'autres personnes qui montent pendant qu'on tombe, voix aiguë qui crie et qui nous encourage.

Arrêt.

On reste un temps pour crier avec elle puis mouvement continu. Nous rejoignons l'autre côté. Une fois arrivés, des objets brûlés dont une trottinette publique.

Photo prise et mise sur Instagram.

Une fois le boulevard remonté, Thomas prend son portable, il me dit qu'il prend un Uber mais je continue pour aller rejoindre Bénédicte. Cette fois, monter mais ligne de Forces tous les trente mètres. La première me laisse passer après m'avoir dévisagé mais pas la deuxième, prends la rue adjacente pour continuer, remonter plus loin — il commence à y avoir du monde —, reprends le boulevard, plusieurs personnes assises en terrasse, étonnés, gaz lacrymo jeté plus loin, là où métro — partir —, tourne la tête, jeune femme Noire, Forces — *Vous n'avez pas honte ! Protégés par vos uniformes !* —, je reste à côté, je reste à côté. Une Force dirige vers elle, elle reste droite (jetées de gaz lacrymogène plus loin, j'entends encore), son ami la tire vers lui, ils partent ensemble, fin de la scène.

Continue de remonter le boulevard. Au bout d'un croisement, je rejoins Bénédicte, les stations de métro sont fermées. On aperçoit un mouvement, une masse qui vient vers nous, nous descendons le boulevard, rue adjacente, nous la prenons et la remontons. Au bout de la rue, nous arrivons à nous démailler et à nous diriger vers une station de métro ouverte. Je dis au revoir à Bénédicte puis appelle la daronne qui me raconte les images. Ce corps digne que j'ai entrevu seul et au milieu de la masse était passé à la télé quelques temps après le chaos de la dispersion. Ma mère me parle de son intervention. Mon corps s'engouffre ensuite dans la nuit du métro, mes muscles et mes nerfs se décontractent. Je sens déjà le schisme monter...

Je sens quand même qu'il faut que je cours, que le danger est là, mais je n'arrive pas à savoir d'où il vient ni même ce que l'on est en train de fuir. Tout est indistinct, je n'identifie aucune forme ou couleur précise, seulement une masse qui bouge. Loin, une personne en position, elle tire. Une balle me touche. Mon cœur saute mon corps sursaute. Je me réveille angoissé. Ça ressemblait à une scène presque pré-fabriquée. La formule même est un lieu-commun « J'ai rêvé qu'on me tirait dessus ». La circulation des images de mort et de violence avait transformé mon corps et mon imaginaire. Combien de noirs dans le monde entier ont-ils rejoué dans la scène de leur psyché ce même scénario ? — Fin du rêve.